

Confettis d'empire

Motif 4

De nouveau venu l'historien naviguer quelques heures sur le grand corps d'archives de la mère patrie. Derrière la verrière il pleuvait à verse. Le drapeau aux trois couleurs pendait. Les lecteurs allaient et venaient avec des gestes lents, précautionneux, chacun en quête de quoi ? son récit, une parcelle de légende commune, selon une intrigue qui distribuait le *je*, le *nous*, et le *ils*, des gestes de respect, des gestes de croyants, détachant les nœuds de grosse toile blanche pour ouvrir les boîtes de carton noir aux cotes marquées à la craie, tels ces devins des anciennes civilisations ouvrant le ventre des animaux, extrayant un à un les dossiers pleins de correspondances, de mémoires, de factures, croquis ou plans, notes, comptes rendus, photographies, les plus anciens documents marqués à l'encre, d'une belle écriture calligraphiée, estampillés d'un cachet rouge ou rose, ou bien tapés à la machine, doublés au carbone sur des feuilles de papier pelure qui se soulevaient au-dessus des tables comme des voiles, aux lettres violettes accrochées aux fibres et libérant, tout comme les entrailles des animaux interrogés, une infinité de réponses d'où jaillissaient de nouvelles questions. Les mains gantées de coton blanc, le conservateur s'approchant dans le chuintement de ses semelles de caoutchouc sur les dalles synthétiques, tenant avec prudence une liasse de papiers, se penchant et commentant à voix basse, son chuchotement à l'oreille recouvrant le silence de la salle de lecture, ou plutôt le brouhaha léger où se mêlaient l'entrechoquement des boîtes d'archives, le gazouillis des ordinateurs et les raclements de gorge, brouhaha léger troué par le cri d'un vieillard venu parcourir les branches de son arbre généalogique à la

recherche d'ancêtres restés sur l'autre rive, atteint de surdité et demandant à sa femme d'une voix claire :

— Les cousins de Sousse c'étaient les mêmes que ceux de Casa ?

Le conservateur aux mains gantées signifiant la valeur insigne des documents qu'il glissait sur la table, enfermés dans une chemise de papier jaune, légèrement cornée, tenue par une épingle, sur laquelle était écrit à la main :

Pour le général Gouraud / Documents originaux relatifs à l'abdication de Mouley-Hafid / À garder précieusement pour déposer un jour aux Archives de la Puissance qd elles seront constituées / C'est de ces pièces que ressortent la légitimité et la validité de la souveraineté de Mouley-Youssef. / Lyautey

Aujourd'hui effacée la figure du maréchal qui se dressait ici d'un coup hors du passé, un passé qu'il avait pourtant soigneusement préparé, s'attachant à faire enregistrer la légende en même temps qu'il l'écrivait en action, projetant dans la bulle de l'avenir le jour d'aujourd'hui qui déroulera toujours le cours des événements attendus, le maréchal qui n'était encore que général chargeant celui qui dans sa jeunesse avait arrêté le chef africain en fuite, hagard, accroché à son Coran, Samori Touré, celui qui également, une fois la grande guerre passée, conduirait l'armée d'Orient en qualité de haut-commissaire de la république protéger les pays du Levant, il le chargeait, le général Gouraud et ses services, de garder la mémoire de tous ces hauts faits.

Pour l'heure, le maréchal encore général venant assister aux séances de l'institut des hautes études qu'il avait fondé, à Rabat, sur le site qu'il aimait nommer *notre montagne Sainte-Geneviève*, donnant aux assemblées qui s'y tenaient une aura d'université médiévale, écoutant modestement les savants réunis dans la bibliothèque sous la présidence du directeur de l'enseignement, les écoutant ramener dans le filet des sciences

humaines, à l'aide d'enquêtes, de questionnaires, de cartes linguistiques, de relevés archéologiques, de collections d'objets et de manuscrits, de relevés bibliographiques, d'inventaires de noms de lieux, la connaissance des populations à gouverner et administrer, observées dans le plus petit détail par les études d'ethnographie et de psychologie indigène pour savoir si les rites des feux de joie chez les Berbères du Haut et de l'Anti-Atlas étaient destinés à quelque purification ou transmission de baraka et dans quelle mesure ils avaient rapport au cycle agraire ainsi qu'au culte solaire, le directeur de l'enseignement résumant :

— C'est l'âme de ce pays que nous cherchons à connaître.

Et il ajoutait, laissant advenir du fond de sa pensée d'homme moderne tout entier tendu vers l'avenir, cette métaphore qui laissait entendre, au cœur de sa dénévation même, le lien érotique avec les populations à gouverner et administrer, dans la tension entre une temporalité immobile, dilatée, englobée dans l'éternité, et la temporalité pressée, impatiente, enserrée dans la succession haletante des heures, des minutes et des secondes, vers une promesse de bonheur sous l'égide des arts, des sciences et de l'industrie :

— Nous ne sommes pas des princes charmants et notre venue ne suffira pas à réveiller la Belle au bois dormant.

Le maréchal qui n'était encore que général écoutant et griffonnant des notes, dessinant au crayon des minarets, des palmiers et des burnous, alors au faite de sa carrière qui se déroula tout entière derrière l'objectif du photographe de la propagande : d'abord poupon joufflu en robe à col-bavette, appuyé sur une chaise Louis XIII à pinacles et pieds torsadés et déjà une carabine sur l'épaule ; puis en élégant petit marquis à la peruque poudrée, la main gauche au pommeau d'une fine épée, la main droite portant le tricorne, le pied droit gainé de soie porté en avant, dans la nostalgie du temps précédent la mise à mort du roi, lui dont les ancê-

tres aux noms héraldiques s'enfonçaient dans la grisaille des temps jusqu'à provenir selon ses biographes des compagnons de croisade du roi Louis, ceux qui mourraient de la peste à Antioche ou Jaffa une croix écarlate cousue sur la poitrine ; puis en élève officier de Saint-Cyr, corseté dans son uniforme alors dépourvu de galon en attente de la gloire ; puis en colonne au Tonkin, en compagnie d'hommes à moustaches comme lui, ou bien à la barbe carrée, aveuglés de soleil sous la visière de leur casque en cloche qui crevaient de leurs taches blanches éclatantes la grisaille uniforme du paysage en lavis à l'encre de Chine où se fondaient les petits chevaux annamites charbonneux ainsi que deux silhouettes d'auxiliaires indochinois également charbonneuses, alors que bientôt, à l'autre bout de la planète, sur la scène du café conc' le chanteur Charlus faisait résonner la chanson qui célébrait ce beau pays où toutes les filles s'appelaient Mé lao li ; puis à Madagascar sur fond de montagne, assis seul sous l'auvent de sa tente en pyramide placée au centre du paysage et tenue par d'obliques fils blancs, alors colonel, le calot de travers sur la tête, le casque blanc posé sur le lit de camp, écrivant sur une table pliante, les jambes écartées, la main gauche nonchalamment posée sur le genou, deux chaises pliantes de guingois, dans cette solitude il semblait le gardien du drapeau foncé, pâle, foncé, traduit d'instinct en bleu-blanc-rouge, dressé-là presque à portée de sa main, alors qu'il appliquait cette stratégie dite de la tache d'huile inventée par le général Joseph Simon Gallieni, qui en était aussi comme aurait dit Mme Verdurin, tandis que Mme Swann appliquait dans ses relations mondaines leur technique de conquête pas à pas des peuplades récalcitrantes :

— Maintenant que les Trombert sont soumis, les tribus voisines ne tarderont pas à se rendre

puis, un peu plus tard, devenu général, une ligne légèrement ondulante séparant deux bandes de gris figurant la terre et le ciel, sur un cheval noir au pas, le regard ombré par la visière du képi, en conversation avec un

cavalier à la coiffure cylindrique blanche, vêtu d'un ample manteau blanc tenu par une ceinture, la poitrine frappée d'un cœur surmonté d'une croix instantanément imaginée en rouge sang, le cavalier que la légende donnait pour le père de Foucauld monté sur un cheval aussi pâle que le sable du désert, les deux cavaliers suivis au loin par deux minuscules silhouettes, également à cheval, respectueuses de l'isolement héroïque des deux hommes, l'opérateur de *L'Illustration* ou du service photographique des armées ayant pris soin de placer en bas à gauche un buisson d'épineux afin de cadrer la scène et craignant de rater sa prise de vue, de devoir leur faire reprendre l'entrée dans le champ de l'appareil, le père de Foucauld à jamais gravé en figure sainte qui allait à la découverte du pays touareg silencieusement, obscurément, pauvrement, laborieusement, humblement, doucement, désarmé et secret, en imitation de saint Augustin, passé du libertinage le plus effréné à l'ascétisme le plus rédempteur, dans sa jeunesse apprenti cavalier à l'école de Saumur, exclusivement occupé de chevaux, de femmes et des accessoires qui vont avec, bottes, vins et cigares, porteur de ces réflexes et traditions ancestralement conservés comme qui dirait dans la Saumur, puis absorbé dans la prière au pied de son pauvre ermitage de Tamanrasset dans l'attente du martyr, tel une figure sculptée dans le tuffeau, pâle, sertie dans sa mandorle au flanc d'une église gothique, ou bien gravée en couleurs et donnée aux enfants sous forme d'image à collectionner glissée dans l'emballage d'une tablette de chocolat, retenue par un point de colle contre le papier d'argent, et voici également, tout près, dans le sillage de ces deux hommes, le soldat et le prêtre, surgie des sables du désert et des archives du gouvernement général rapportées vers la mère patrie, déménagées en catastrophe lors du retrait affolé, les boîtes de carton noir ficelées d'un nœud de grosse toile blanche jetées par la fenêtre dans la benne d'un camion, certaines éclatant sur le bitume de la cour, leur contenu s'éparpillant au vent, l'incomparable figure d'Isabelle Eberhardt, alias Mahmoud Saadi, dressée sur son fougueux petit alezan doré, vêtue de gandouras et de burnous blancs, d'un

haut turban blanc à voile, portant à son cou le chapelet d'initié de la confrérie quadriya, la main droite bandée d'un mouchoir rouge pour mieux tenir les brides, vue de près le crâne rasé, ravagée d'alcool et de kif, la voix à la fois nasale et rauque, mais toujours souriante et affreusement libre, jamais en place, couchant avec qui lui plaisait, venue au désert à la rencontre du hasard dans l'ombre chaude de l'islam, franchissant joyeusement la frontière entre le *je*, le *nous* et le *ils* et même la frontière qu'Allah trace entre les sexes, surprise par la crue de l'oued Sefra, noyée au fond de sa maison de terre, le général Lyautey, car c'est là qu'il reçut ses étoiles, à Aïn Sefra, ordonnant de fouiller les décombres boueux dans l'espoir de retrouver le manuscrit de *Sud Oranais*, livre sauvé des eaux avant d'avoir franchi la barre de l'impression, apparentant par ce sauvetage les chroniques berbères de la rêveuse petite fille russe au compte rendu des voyages qui avait fait la splendeur du Portugal, porté à bout de bras au-dessus du flot par le poète Luis de Camões, et le général Lyautey paya de sa poche la pierre tombale; puis, toujours général, dans un intérieur garni de tentures aux arabesques florales, la lumière tombant d'une ouverture en arc outrepassé, le voici entouré d'officiers plus jeunes, certains promis au plus brillant avenir et d'autres à une mort héroïque, parmi lesquels Robert de Saint-Loup échappé des pages du dandy de Balbec, qui sait? et aussi de quelques civils, tous impeccablement mis, assis à terre ou sur des sièges bas, sans plus de façon que ce flegme chic envié aux Britanniques croisés à Aden et Singapour, fumant des cigarettes et buvant du café servi dans des tasses blanches posées sur d'élégantes tablettes, s'adressant à eux de sa voix enrouée, son rugissement étouffé, comme usée à force de crier des ordres, virile, rauque, puis bifurquant vers une inflexion aiguë, inattendue, féminine, alternant le plus raffiné des langages de salon avec le plus ordurier des propos de corps de garde, récitant un poème de José Maria de Heredia, *À un bâtisseur de villes*, puis s'exclamant à l'attention de Saint-Loup :

— Ces cons du quai d’Orsay vous ont envoyé ici pour m’emmerder, mais nous on est copains comme cul et chemise et qui sera bien emmerdé? c’est ces cons du quai d’Orsay

et continuant :

— Vous je vous gobe!

et concluant :

— Inc’h Allah jacta est!

car, comme le dandy de Balbec, Marcel Proust, le général assurément aimait ses semblables, eux dont les destins, les lignes de vie traçaient des sillons parallèles, le premier tout entier voué à l’édification de sa cathédrale de papier, une œuvre à construire mot par mot, passant le meilleur de sa vie au lit, le second tout entier voué à l’élargissement des cercles de la civilisation en vertu de sa devise tirée d’un poème de Shelley, *The soul’s joy lies in doing*, passant le meilleur de sa vie à cheval, tous deux en attente du ruissellement des perles de la gloire sur leurs noms, l’un tout entier porté par l’œuvre à accomplir, isolé, dans l’incertitude de savoir si le lecteur viendrait au rendez-vous, mais aussi dans le pressentiment d’une possible immortalité, posant sur le papier le flux des images enfermées dans sa mémoire, l’autre poussé par le démon intérieur de l’action, portant la guerre et fondant des villes, dans la pleine irradiation photographique de son visage partout reproduite dans les journaux et qu’il distribuait au format carte à ses visiteurs ou correspondants selon l’usage des célébrités du moment, de temps en temps victime d’une terrible crise d’ennui ou, dans sa version plus chic, du *taedium vitae*, au bord du gouffre jusqu’à ce que son geste ne porte à nouveau le miracle de commander, l’un alignant les mots à la recherche de la vérité, l’autre les faisant jaillir de sa gorge en sons rauques pour mouvoir les hommes, Marcel Proust faisant surgir au long de sa cathédrale de papier la figure de ce

Robert de Saint-Loup dans laquelle se glissait en filigrane la silhouette du soldat Louis Hubert Gonzalve Lyautey rencontrée dans les salons élégants et poétiques du tournant du siècle, le personnage de fiction Saint-Loup comme la personne réelle Lyautey exilés volontaires pour étendre les cercles en consolation d'une liaison féminine qui avait mal tourné, tous deux liés par la résonance du nom de pays Maroc et le goût pour leurs semblables, comme le confirmait le baron de Charlus :

— Et si je vous parlais de tous nos héros du Tonkin, du Maroc, et je parle des vraiment sublimes, et pieux et nouvelle génération, je vous étonnerais bien

L'écrivain et le soldat mêlant leurs visions picturales et littéraires de l'Orient, le soldat brossant lui-même son entrée éclatante de féerie dans Marrakech par une matinée radieuse, la multitude arabe s'ouvrant comme la mer sur son passage, fièrement dressé sur son cheval blanc, les cavaliers luxueusement harnachés reculant, les grands étendards déployés, les défilés des cortèges, les fanfares joyeuses des troupes, le parfum de victoire et d'allégresse, scène se détachant sur la toile de fond du Grand Atlas couvert de neige, tandis que quelques années plus tard, dans la ville-capitale nocturne et tous feux éteints de la guerre, sur laquelle la lune dressait son croissant, où le baron de Charlus se régalaient de la présence des troupes africaines, où les beaux corps des soldats arabes et sénégalais composaient des tableaux de Decamps, de Fromentin ou de Delacroix, le narrateur de la *Recherche* se perdait dans le lacin des rues noires tel le calife Haroun Al Rachid en quête d'aventures dans les rues de Bagdad, alors que retentissait bientôt, imprimé dans le journal le nom de Bassorah, superposant les aventures de Simbad le Marin avec l'actualité des généraux Townshend et Gorringer, faisant surgir à leur tour du sable du désert une autre légende de chair nommée Thomas Edwards Lawrence, un rêve fils de celui de Lyautey, très nouvelle génération aussi, bientôt perdue, un rêve juvénile d'aventurier ressortissant de cette île maîtresse des mers sur les-

quelles le soleil ne se couchait jamais, héros venu à la rencontre du hasard mais obéissant à cet atavisme qui mettait en chaque archéologue un prosélyte de la civilisation en train de se répandre aux quatre coins, l'archéologie devenant quand les dangers de la guerre se précisaient une activité de couverture pour agent secret, ainsi T. E. Lawrence parcourut-il d'abord la Syrie à la recherche des châteaux croisés construits par les ancêtres de Lyautey, écrivant une thèse sur le sujet, puis fouilla les vestiges hittites de Karkemish avant de masquer une mission de renseignements cartographiques dans le Sinaï en repérage scientifique à la recherche du passé, puis il entra lui-même sur la scène des événements en train de s'écrire, par la petite porte mais de plain pied, en agitateur des jeunes nations, guerrier espiègle au cœur pur, incarnant le désintéressement des vieilles nations dans leur œuvre de civilisation, T. E. Lawrence dont le nom se mua, d'abord à New York puis sur le vieux continent, de conférence publique en conférence publique et sous l'encre fraîche des journaux de la propagande, en Lawrence d'Arabie, la photographie de son visage au menton carré, volontaire, coiffé du keffieh, faisant le tour de la terre, le génial stratège à la tête de son armée arabe improvisée, juchée sur des chamelles faméliques, travaillée par la faim un jour sur deux qu'Allah faisait, parcourant le désert à fond de train dans le sens de la légende en marche, faisant sauter les convois le long de la ligne de chemin de fer vers Médine, jusqu'à ce qu'il voie en face, pétrifié, la puissance et la gloire, leur face de Méduse, rencontrant au bout de l'action la révélation de son nom propre, comment au-delà de l'horizon de la gloire s'étendait une terre aride, un désert pire que le Grand Néfoud, qui buvait instantanément les faits d'armes sous l'espèce de la vanité, dans la lumière vide de la victoire, dans l'oubli de soi, étonné, désœuvré, écoutant les paroles d'autrui comme venues du fond d'un puits, en proie au dégoût et cherchant un remède à l'ennui dans l'anonymat, en simple soldat sous un faux nom, rédigeant les hauts faits de l'épopée racontée jour après jour et dans laquelle il confondait le *je*, le *nous* et le *ils* :

— Nous, les Arabes...

jusqu'à l'engloutissement dans la pure vitesse de sa moto, tandis que les hommes positifs étaient venus dessiner les contours des jeunes nations, tel le général Gouraud, haut-commissaire de la république tricolore, entrant dans Damas en disciple de Lyautey, chassant le roi créé par Lawrence, redessinant le pays à coups de crayon sur la carte et une fois la paix à peu près revenue, confiant aux archéologues le soin d'exhumer les restes des vieilles civilisations ainsi que de créer des musées car toute nation devait se fonder sur un trésor de vieilles choses : *Art. I. Les Musées de l'État de Syrie à Damas et à Alep sont institués pour la conservation, le groupement, le classement, l'étude des vestiges de l'activité humaine dans les temps passés* ; puis le revoici de trois quarts arrière, Lyautey, dos au soleil couchant, assis à l'entrée de sa tente sur une chaise pliante, les mâts, les haubans et la toile évoquant une embarcation dont il aurait figuré le pilote, le képi aux feuilles de chêne légèrement rabattu vers l'avant découvrant les cheveux blanchis du soldat déjà vieillissant, la visière tombante l'obligeant à redresser la tête dans un maintien altier corrigé par la décontraction de la main négligemment posée sur un hauban, à proximité une perche barrait l'image cadrée trop serrée pour montrer à son extrémité supérieure le drapeau aux trois couleurs, au-dessus de sa tête émergeait le buste d'un officier dont l'attitude indiquait le respect tandis que face à eux défilait la masse indistincte des chefs défaits, barbus, la mine renfrognée, les yeux plissés car ils faisaient face au soleil du soir, leurs visages brisés émergés de leurs capes blanches sur fond de désert ; puis, de retour sur le sol de la mère patrie, le ciel uniformément pâle, la terre herbeuse plus foncée et striée de petits traits hachurés, hérissée d'arbres maigres, au loin la musique militaire, la grosse caisse et les caisses claires mal rangées, de guingois, à gauche des officiers en képi, certains le sabre à l'épaule, minces traits effilés blancs, à droite une rangée de soldats casqués et vêtus de manteaux vraisemblablement de couleur bleu horizon, au centre un offi-

cier le saluant, sabre à l'épaule, les deux hommes se faisant face tels deux oiseaux, deux échassiers livrés à une parade, déployant leurs couleurs, les bleus de leurs jabots, les jaunes de leurs aigrettes, les rouges de leurs crêtes, toutes couleurs gommées par le noir et blanc de la photo, cérémonie martiale figée dans la grisaille qui serait restée anonyme si la légende n'avait précisé : *Le Général Lyautey remet la Médaille militaire au Général Foch à son poste de commandement à Vitrimont près Lunéville* ; puis, revenu sur sa terre d'Afrique, cette fois devenu maréchal, recevant au faite de sa gloire le président de la république à bésicles, nœud papillon et moustaches en peigne, pour une tournée au cours de laquelle il lui montra les villes imaginées par ses architectes, les produits d'exportation de ses foires-expositions et aussi les ruines des anciennes civilisations fouillées par ses archéologues, le maréchal accueillant le président, mal à l'aise sous son casque en moelle d'aloès, l'entraînant au milieu de ses ruines, à Volubilis, franchissant son arc de Caracalla, sous les commentaires de son chef du service des antiquités, se coulant corps et âme, rembobinant le fil du temps, plongeant au cœur de ce grand drame en couleurs dans les profondeurs duquel s'agitaient, sous la croûte des événements datés, de grandes forces invisibles et mystérieuses, racontant la cité avec un grand c qui rayonna sur l'ensemble du monde connu, Rome, débutant par le tracé du sillon primordial sur le sol, la terre grasse s'ouvrant contre le soc de métal luisant, URBEM DESIGNAT ARATRO, dans un frisson qu'il connaissait bien, lui, le maréchal, ayant d'abord arpenté à grandes enjambées les villages encore fumants, tout juste investis par une colonne de tirailleurs et désignant d'un index autoritaire l'implantation du futur marché, du poste militaire et même de la gare qu'il voyait déjà avec sa charpente et ses colonnettes moulées en fonte, d'ordre composite, fournies par la Société des Batignolles, ou bien plus tard, dans les bureaux de sa résidence de Rabat éclatante de blancheur, ouverte en arcades sur des jardins à la tricolore, la médina et au-delà sur la mer, balayant de sa canne l'air tiède au-dessus des plans et des maquettes d'architecture présentées par

son urbaniste, creusant ici un port, érigeant là une digue, après que les aruspices avaient ouvert le ventre des animaux pour déterminer les points cardinaux, présidant au tracé du sillon circulaire primordial selon un rituel voisin de cette cérémonie, le creusement du premier sillon qui inaugurait dans la Thrace antique le cycle des labours et des récoltes, durant laquelle l'officiant se tenait courbé en avant sur sa charrue dans l'interdit de se retourner sous peine de rompre le cycle de la fécondité, tel Orphée entraînant Eurydice dans son sillage, ou bien l'écrivain lorsqu'il poussait le sillon de l'écriture sans se retourner, sous peine de croiser le regard de Méduse, de voir les mots se pétrifier sur la page, car la main à plume égalait souvent la main à charrue, le sillon traçant une claire limite entre le dedans et le dehors, dessinant l'enceinte de protection magique contre laquelle venaient buter, impuissantes, les forces néfastes, à l'intérieur de laquelle se posait le damier régulier des rues et des édifices, le maréchal expliquant tout cela au président parmi les ruines, la civilisation grandiose dont les noms s'alignaient les uns derrière les autres le long d'une infinie version latine qui avait obligé des générations de collégiens à balancer de rage leur Gaffiot à travers la chambre, une figure paternelle se penchant alors derrière leur épaule et proposant pédagogiquement :

— Et si tu essayais de me rendre tout cela autrement qu'en petit nègre ?

puis, changement de décor, lors de la grande exposition sur la pelouse de Vincennes, en visite avec le duc et la duchesse d'York, sur fond d'architecture khmère sortie de la brume du temps et pointée vers le ciel, abrités sous des parasols déplacés de la cour de Huê, la duchesse au sourire figé pour toujours, en robe et chapeau clair trouant la photographie, à côté du vieux maréchal aux traits fatigués, toutes décorations arborées sur son uniforme clair, le duc au visage légèrement empâté, incliné, en habit noir, pochette blanche et gants blancs, chapeau haut-de-forme, au milieu d'une foule composite d'hommes également en habit ou en uniforme, parmi laquelle se remarquait en bordure du cortège un mandarin

annamite, les mains jointes dans une attitude de respect, quelques silhouettes casquées et, en retrait, un groupe d'Indochinois également en habit, leurs pochettes blanches crevant la grisaille, curieux, certains vêtus d'imperméables trop grands et coiffés de chapeaux trop larges, le duc et la duchesse d'York dont l'existence se déroula tout entière en promenades accompagnées, cortèges et safaris, ici guidés par le vieux soldat à travers sa dernière réalisation, la grandiose reconstitution en miniature de la puissance étalée sur cinq continents ; enfin, à la même époque, revenu seul dans son grenier marocain de Thorey (Meurthe-et-Moselle), vieillard très digne en costume de laine souple à pochette claire et bottines cirées, la main gauche nonchalamment posée sur le genou, une cigarette se consumant entre les doigts, absorbé dans la lecture d'une brochure, éclat blanc dans la photographie ainsi que sa chevelure blanche, en vieux guerrier que ses paysans, retrouvés après une existence passée à guerroyer et à étendre les cercles de la civilisation, venaient saluer, lui baisant presque les mains et l'appelant m'sieur Hubert, tandis qu'il allait prier dans la petite église de son village, lui dont la vie s'était écoulée tout entière pour l'objectif du photographe de la propagande.

Car elle se figea pour l'éternité ou presque, sa vie, à l'aide d'une autre technique imagière qui comportait plus d'un trait commun avec la photographie, la statuaire monumentale, coulée dans le bronze, pour dresser sa silhouette de centaure, sa statue équestre dans laquelle se glissait le souvenir de l'antique, dans cette ville blanche au nom de film : dans la salle de lecture maintenant déserte, les ventilateurs des ordinateurs éteints, le cliquetis des touches interrompu, la séance se refermait sur une série d'images échappée du carton noir, inventoriée A 4316 à 4344 (fonds iconographique) *Inauguration de la statue du mal Lyautey à Casablanca*, vingt-huit photographies 13 × 18 collées sur un bristol épais et numérotées à l'encre bleue et à la main, estampillées dans l'angle supérieur gauche d'un cachet ovale violet ARCHIVES • MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES montrant une succession d'instant sans parole ni son, ou bien aux paroles

effacées, une séquence de cinéma montée dans un ordre approximatif, comme dans ces jeux d'enfants où un malin génie est venu perturber la chronologie d'épisodes successifs dont l'historien reconstitua le déroulement fastidieux dans l'ordre logique, cet ordre logique auquel était tellement attaché le maréchal ce jour-là statufié :

— Et surtout, exposez-nous tout cela dans l'ordre logique!

[n° 4316] sur fond de ciel gris, uniforme, pâle, une large avenue aux bâtiments modernes, de style mauresque – en arrière-plan, de part et d'autre de l'avenue, du côté gauche quelques rangées de soldats au garde-à-vous, du côté droit une foule désordonnée d'où émergent deux pieds de caméras – au premier plan, au centre, un groupe conduit par un homme au visage légèrement épais, peau mate, cheveux coiffés en arrière, moustaches tombantes, vêtu d'un frac et d'un pantalon à rayures, une décoration à la boutonnière, les mains gantées de blanc, la gauche tenant un chapeau haut-de-forme, les pieds enfermés dans des chaussures vernies, identifié comme le ministre arrivé la veille – à sa droite, l'air grave, képi à feuilles de chêne, vareuse, la poitrine chamarrée de décorations, baudrier, gants blancs, culotte de cheval, bottes cirées, le résident général – en arrière cinq silhouettes d'officiers supérieurs, cavaliers et aviateurs [n° 4317] les deux hommes, résident général et ministre, accueillent un troisième homme encapuchonné dans une djellaba blanche, le visage à la peau mate, portant des lunettes noires, les pieds chaussés de blanc, sorti d'une énorme voiture de luxe découverte, d'un blanc étincelant – le chauffeur à casquette campé derrière son volant au-dessus duquel émerge en arrière-plan, floue, la tête d'un cheval, ses deux oreilles dressées, pointues – au premier plan, sur l'aile de l'automobile, pend un drapeau d'un gris foncé, sur lequel se devine une étoile à cinq branches – l'homme en djellaba, le sultan, sorti par la portière ouverte, légèrement penché en avant, serre la main du résident général lui aussi légèrement penché en avant – en arrière se tiennent divers protagonistes secondaires, civils et militaires mêlés

– juché sur une plateforme munie d’un escalier, un opérateur en complet gris filme la scène – au-dessus de la portière dépasse le petit fez de couleur sombre et au-dessous le pied chaussé de blanc d’un enfant en train de descendre de l’automobile à la suite du sultan [n° 4318] à un mètre environ chacun de distance, se tiennent de gauche à droite, tous les trois le regard légèrement vers le haut, tous les trois dans une position de salut, le ministre tenant son chapeau haut-de-forme à la main gauche, ses chaussures vernies formant un v parfait, puis le sultan au visage légèrement empâté, les yeux dissimulés derrière ses lunettes noires, les bras le long du corps, les pieds presque parallèles dans leurs babouches blanches, puis le résident général au garde-à-vous, les doigts de la main droite gantée de blanc touchant la visière du képi, la vareuse tombant impeccablement, les bottes impeccablement cirées formant un v parfait – en arrière-plan, jusque sur les toits des bâtiments qui bordent la place, une foule compacte et grise, floue, ponctuée de taches claires [n° 4319] son chapeau toujours à la main gauche, le ministre serre la main d’une femme de profil, au visage légèrement gras, les boucles de ses cheveux gris dépassant d’un chapeau sans bord, surmonté d’une sorte de gros nœud noir rappelant la coiffe lorraine, la maréchale tout de noir vêtue à l’exception d’un col blanc souligné d’un liseré de dentelle, longue jupe noire sur laquelle pend un monocle au bout d’une chaînette, bas noirs, souliers à talons noirs – le ministre ouvre la bouche, proférant des mots perdus car ni écrits ni enregistrés – devant la femme le résident général a maintenant ôté son képi, découvrant une calvitie et la courbe de son crâne – à l’arrière-plan, sur un socle monumental orné d’un cadre aux lettres gravées, émergent les pattes d’un cheval sculpté coupé à hauteur des flancs [n° 4320] raide sur son cheval de bronze, musculeux, maigre, à l’arrêt, la tête en avant, les oreilles dressées, pointues, comme étonné, les pattes bien campées, parallèles, le maréchal se dresse sur sa monture, bien droit, altier, maigre, revêtu de sa cape de spahi, le visage recouvert d’une large étoffe légère à trois bandes, foncée, claire, foncée, qui lui fait comme un

voile de veuve ou de mariée, de laquelle sort un long fil tendu en oblique vers le sol – à l'aide d'une loupe l'historien lisant sous le pied avant gauche du cheval : François Cogné sculp. et sur le flanc du socle :

ÊTRE UN DE CEUX AUXQUELS LES HOMMES CROIENT DANS LES YEUX
DESQUELS DES MILLIERS D'YEUX CHERCHENT L'ORDRE À LA VOIX
DESQUELS DES ROUTES S'OUVRENT DES PAYS SE PEUPLENT DES VILLES
SURGISSENT

le texte traduit en dessous en arabe – au pied de la statue deux officiers présentent des drapeaux et d'autres se tiennent au garde-à-vous [n° 4321] debout, environ cinquante centimètres en avant de leurs sièges, sur une estrade le long de laquelle court un fil électrique, se tiennent, attentifs, les trois protagonistes principaux 1) le ministre 2) le sultan accompagné par l'enfant légèrement en retrait 3) le résident général à cinq étoiles – en arrière, des officiers supérieurs, leurs uniformes chamarrés de décorations, ainsi que des dignitaires arabes vêtus de djellabas [n° 4322] juché sur une tribune recouverte du drapeau foncé clair foncé, hérissée de trois micros dont l'un en forme de lyre, reliés à des fils électriques qui s'éparpillent dans le sol sableux, un homme à identifier, aux cheveux blancs, barbu, l'air sévère, vêtu de noir, les mains croisées sur le ventre, prononce un discours dont les mots pourraient se retrouver car écrits et enregistrés – au-dessus des bâtiments s'élèvent deux drapeaux, l'un à trois bandes, l'autre d'un gris foncé sur lequel se dessine une étoile à cinq branches [n° 4323] sous le même angle, à la même tribune, un autre homme parle, également barbu, le cheveu ras, cette fois vêtu de l'habit d'académicien, une feuille de papier à la main [n° 4324] toujours sous le même angle et à la même tribune, c'est maintenant le ministre qui parle, bien droit, tenant bien droit devant lui une liasse de papier, les lèvres entrouvertes [n° 4325] son visage ici de trois-quarts face, la bouche arquée, en train de dire quelque chose comme un remerciement, tenant quelques feuilles de papier à la main gauche, la maréchale donne la main droite au ministre

placé quant à lui de trois-quarts dos mais reconnaissable à ses cheveux graissés tirés en arrière et à la courbe de sa joue un peu molle – au-dessus d'une haie de silhouettes sombres se dresse dans le lointain la figure d'antiquité romaine, maigre, de l'homme et de son cheval, le maréchal maintenant dévoilé, le visage altier, son képi posé sur le crâne, légèrement redressé de manière que la visière dessine une ligne dynamique, la cape enveloppant les épaules de l'homme et le dos de l'animal – au premier plan, sous un fauteuil est posé le chapeau haut-de-forme renversé du ministre [n° 4326] sous le même angle et à la même tribune que les photographies n° 4322, 4323 et 4324, le résident général prononce son discours [n° 4327] idem mais de dos [n° 4328] idem mais de loin [n° 4329] derrière trois micros tenus par des pieds, le sultan prononce son discours non depuis la tribune enveloppée dans le drapeau mais depuis l'estrade où se massent les officiels – à ses côtés, légèrement en arrière, se tient le petit garçon [n° 4330] toujours prononçant son discours, le sultan se tient face aux caméras – derrière-lui la statue équestre se découpe en contre-jour sur le ciel tout à fait blanc telle une silhouette de papier découpé d'où saillit le détail de son bâton tenu à la main droite [n° 4331] le visage couvert par la capuche de sa djellaba, un dignitaire arabe âgé, barbu, prononce son discours, un papier à la main – à son côté, le sultan regarde droit devant lui derrière ses lunettes noires, les mains derrière le dos – portant leur appui sur une seule jambe, le ministre et le résident général commencent visiblement à fatiguer – les yeux fermés, les doigts de la main gauche écartés, jouant avec ses pieds, sa babouche droite retournée, laissant voir la semelle, le petit garçon donne des signes de distraction [n° 4332] la foule des officiels, assise, civils et militaires mêlés [n° 4333] le défilé débute par un officier à cheval, de trois-quarts dos, passant au pied de la statue du maréchal – de part et d'autre des drapeaux saluent [n° 4334] également vu de trois-quarts dos, à cheval, passe sous la statue un groupe de spahis enveloppés dans leurs manteaux clairs [n° 4335] cette fois de face, à côté de la statue, les mêmes assistent au

passage d'un régiment de tirailleurs marocains [n° 4336] bérets à pompons, cols blancs, fusils en oblique et guêtres blanches, également vue de trois-quarts dos, passe maintenant sous la statue une troupe d'infanterie de marine [n° 4337] traînant deux pièces d'artillerie passe ensuite un engin à chenilles – au pied de la statue, à droite, se tiennent quatre femmes en costume folklorique dont l'une porte une volumineuse coiffe lorraine [n° 4338] chars et voitures blindées [n° 4339] troupes marocaines, cavaliers et fantassins [n° 4340] troupes marocaines de cavaliers saluant la statue, fusils à bout de bras [n° 4341] idem [n° 4342] au-dessus des immeubles modernes, sur lesquels se lisent les mots Citroën et Banque d'État du Maroc, au faite desquels sont juchés des milliers de spectateurs, dans le ciel d'un gris pâle, des griffures sombres dessinent des avions, biplans et monoplans [n° 4343] souriant derrière ses lunettes noires, le sultan salue la maréchale sous l'œil du vieux dignitaire arabe qui lisait tout à l'heure son discours et du petit garçon à fez – de part et d'autre les observent le ministre, son chapeau haut-de-forme et ses gants blancs tenus à la main gauche, et le résident général, képi sur la tête – à l'arrière-plan se reconnaît l'académicien, son bicorne sur la tête – au fond apparaissent, un peu floues, les pattes bien droites du cheval de bronze [n°4344] de face, tête nue, le ministre salue le sultan qui parle au vieux dignitaire arabe, de trois-quarts dos, toujours accompagné de l'enfant – également de trois-quarts dos, képi sur la tête, le résident général – sur le bord gauche de la photographie se devine la portière ouverte de la voiture – au-dessus du public émerge la tête de l'opérateur et la caméra sur son trépied. Ainsi s'avancéait-il en centaure de bronze, Louis Hubert Gonzalve Lyautey, premier de tout un peuple de statues dressées au fil de l'aventure sur les continents, son effigie martiale inaugurée en grande cérémonie à Casablanca, place de la Victoire, en présence du sultan Muhammad Ibn Yusuf qui connut une dizaine d'années plus tard l'exil et la villégiature forcée, d'abord emmené en Corse par un Curtiss Commando qui finit sa carrière dans les flammes de la dernière bataille sur fond de paysage à l'encre de

Chine, et de nouveau déplacé, le sultan, cette fois sur ce morceau d'Afrique jeté dans l'eau, Madagascar, avant de se transformer en roi Mohammed V, alors que la statue du maréchal était déplacée nuitamment et aussi discrètement qu'il était possible de transporter trois cent cinquante quintaux de métal, à quelques centaines de mètres de là, dans les jardins du consulat d'Hexagone.

Arnauld Le Brusq – *Confettis d'empire* (motif 4), 2009.